

C'est ici qu'il est bon de rappeler qu'en 1818 le capitaine Marryat fut proposé pour la médaille d'or, comme ayant sauvé la vie à plus de douze hommes en s'exposant lui-même au plus grand danger, et que le fils aîné de Marryat, qui s'appelait aussi Frédéric, et à la mort duquel nous avons fait allusion, se montra toujours digne de son père.

Ne pouvant dans le cadre d'un seul article relater tous les actes d'héroïque bravoure par lesquels le jeune Marryat se signala à bord des vaisseaux *le Centaure* et *l'Éole*, sur lesquels il fut embarqué successivement après avoir quitté *l'Impérieuse*, nous ne citerons qu'un épisode de la campagne que fit *l'Éole*. Ce vaisseau croisait devant New-York quand, le 30 septembre 1811, il fut assailli par une tempête furieuse. Le mât de misaine et le mât de hune avait été littéralement balayés par le vent, et l'ordre fut donné pour couper la grande vergue, afin de sauver le grand mât.

« J'attendis quelques secondes, nous dit Marryat, pour voir si quelqu'un se présenterait, tout en me sentant prêt à devenir l'ennemi mortel de l'homme qui me volerait une si belle occasion de satisfaire ma passion dominante : l'orgueil ! Je m'étais souvent vu aux prises avec le danger, je l'avais même toujours cherché ; mais jusque-là d'autres l'avaient partagé avec moi. Saisissant une hache, je fis un signe au capitaine, et je m'élançai sur les cordages. »

Cinq ou six matelots, entraînés par son exemple, le suivirent. L'ascension semblait impossible ; à chaque instant les secousses furieuses que la tempête imprimait aux cordages menaçaient de les précipiter dans l'abîme ou de les broyer contre les mâts. Le capitaine, les officiers, l'équipage tout entier, haletant d'anxiété, les suivaient des yeux, les encourageaient, à chaque coup de hache, mais désespéraient de leur vie. Enfin, la grande vergue est coupée ; le vaisseau se relève ; il est sauvé ; personne n'a péri et les intrépides marins descendent aux acclamations de leurs compagnons.

« Ce fut, ajoute Marryat, le plus beau moment de ma vie, et je n'aurais changé contre aucun trésor de la terre ce que je ressentis en mettant le pied sur le pont. Le sourire approbateur du capitaine, l'étreinte cordiale de mes camarades, les éloges des officiers, le regard ardent et plein d'admiration des hommes de l'équipage, heureux et fiers de m'obéir, me firent une impression à laquelle rien ne peut être comparé.—Mon ambition était satisfaite.—La passion de ma vie, sans laquelle je n'aurais pu exister—mon orgueil—était justifié.—*Revue britannique.*

(à continuer.)

EDUCATION.

De l'éducation morale des enfants.

Les personnes qui soignent les enfants pendant les premières années de leur vie ont la plus grande influence sur le développement de leur cœur, de leur intelligence et de leurs habitudes : aussi sont-elles naturellement et forcément leurs premiers précepteurs. Il ne saurait donc être hors de propos de placer ici quelques conseils sur l'éducation de l'esprit et du cœur pendant la première enfance. En général, on ne réfléchit pas assez sur l'importance de cette première éducation, on est trop porté à croire qu'elle peut être négligée impunément, et qu'il sera toujours temps de redresser les fausses notions et les mauvaises habitudes communiquées par une servante ignorante et grossière. Ces opinions sont funestes, car les premières impressions de l'enfant laissent des

traces ineffaçables et leurs suites sont incalculables. Aussi, son éducation, c'est-à-dire le soin de former ses premières habitudes, doit-il commencer avec ses premières sensations, c'est-à-dire avec sa vie. C'est donc avec raison que Plutarque, ce bon conseiller si plein de sagesse, a écrit : « Si la faiblesse de son tempérament empêche une mère de nourrir son enfant, elle doit au moins mettre tous ses soins à bien choisir la nourrice qu'elle en charge. En effet, s'il est nécessaire, aussitôt après la naissance des enfants, de les surveiller afin de ne laisser se développer aucun défaut corporel, on ne peut aussi former trop tôt leur caractère et leurs mœurs. Les sceaux se gravent aisément sur la cire molle ; de même les préceptes qu'on donne à ces esprits encore tendres s'y impriment facilement et y laissent des traces profondes. C'est pour cela que Platon recommande si expressément aux nourrices de ne point entretenir les enfants de contes ridicules qui remplissent leur esprit d'idées fausses et absurdes. On doit encore, par le même motif, choisir avec soin leurs jeunes compagnons : qu'ils aient des mœurs pures, parlent correctement, sans accent vicieux, car s'il en est autrement, ils leur communiqueront certainement les vices de leurs mœurs et ceux de leur langage. Le proverbe a raison : « On apprend à boiter en vivant avec les boiteux »

Il en coûte presque toujours pour accomplir un acte moral pour la première fois, et si l'habitude ne venait promptement nous le rendre plus facile, il faudrait chaque jour recommencer les mêmes efforts, et jamais nous ne serions meilleurs que la veille. L'habitude, en supprimant la lutte qui précède toujours une première victoire du sens moral est donc la vraie cause de notre avancement vers la perfection.

Ce n'est pas une faible erreur de croire que le naturel vicieux de certains enfants ne puisse être corrigé, et ceux qui les élèvent ne sauraient avoir une trop grande foi dans la puissance de l'homme sur lui-même quand il fait appel à la volonté et à l'habitude. Si le meilleur naturel se corrompt faute de culture, l'éducation peut aussi réformer celui qui est mauvais. Quel arbre négligé ne devient sauvage ! quel arbre bien cultivé ne donne de doux fruits ! Socrate, qui, suivant l'expression de Cicéron, fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, est le plus bel exemple de transformation que l'on puisse citer. Il était né avec tous les vices, et la force de la volonté, unie à un jugement droit et aidée par l'habitude avait seule asservi et corrigé en lui les penchants les plus pervers. Aussi, comme les Athéniens irrités contre Zopire qui l'avait deviné, était prêts à le lapider ; « Arrêtez, s'écria Socrate, j'avais vraiment le germe de toutes ces passions, la raison seule en a suspendu les effets. »—*Extrait.*

BEAUX-ARTS.

M. Marshall Wood.

Il y a quelque deux ans, un sculpteur d'une réputation européenne de premier ordre arrivait parmi nous, apportant une statue héroïque de Sa Majesté la Reine Victoria et les bustes du Prince et de la Princesse de Galles. Ces trois objets d'art remarquables étaient placés dans la salle des délibérations du Sénat et les amateurs des beaux arts venaient y admirer le travail d'un ciseau d'une habileté inconnue jusque là parmi nous.

La Reine se distingue par la majesté gracieuse de sa pose et la richesse et le naturel de ses draperies. De sa main droite elle tient le sceptre avec dignité et, de sa main gauche, une couronne de lauriers. Elle est royale